

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficiência visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

LE RENARD  
ET LA COURONNE

\*

Du même auteur chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Danxomé*

YANN FASTIER

# LE RENARD ET LA COURONNE

Volume 1



**VOIR DE PRÈS**

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

© 2018, Talents Hauts – 3<sup>e</sup> édition,  
février 2019.

© 2023, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-454-1

**VOIR DE PRÈS**

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À la mémoire de Madeleine Brent.*

# PARTIE I

## CHAPITRE 1

La *bora* soufflait sans discontinuer depuis deux jours. Ses brusques rafales faisaient battre la porte délabrée et vaciller la flamme de la petite lampe à huile, au chevet de Grand-mère. Assise au bord de la pailasse, je regardais se tordre cette flamme minuscule. Sans cesse, elle semblait sur le point de s'éteindre, puis elle crachotait, grésillait et se redressait courageusement à la première accalmie. On avait beau être au début de l'été, je frissonnai et resserrai le châle autour de mes épaules. La *bora* est un vent froid, un vent du nord qui glace et dessèche tout sur son passage. Grand-mère disait qu'il venait de Russie, un grand pays tout au nord du monde, couvert de neige et de forêts immenses. Grand-mère savait beaucoup de choses.

Près de sa tête, à côté de la lampe, un bol

de soupe achevait de refroidir. J'avais renoncé à la réchauffer. De toute façon, Grand-mère ne pouvait rien avaler. Depuis le matin, elle n'avait pas repris connaissance et je commençais à réaliser qu'elle allait peut-être mourir.

Jamais, jusqu'alors, je n'aurais cru cela possible. Je n'y avais même jamais pensé. Grand-mère avait toujours été là, elle le serait toujours. Elle était de toute éternité, comme la mer, le soleil et les rochers. Du plus loin qu'il me souvienne, je la revoyais telle qu'en elle-même, d'année en année, courte et massive dans sa jupe de paysanne, chaussée de gros bas de laine et de sandales de cuir. Solide et infatigable, capable de marcher sur des kilomètres le long des mauvais sentiers de la côte.

Était-ce bien elle, à présent, cette vieille femme au teint cireux dont le souffle précipité livrait au vent un combat désespéré ? À la lueur incertaine de la lampe, ses yeux clos se creusaient d'une ombre qui, déjà, semblait annoncer la mort. Je lui pris la

main. Elle était glacée. En vain, je soufflai dessus pour la réchauffer. Elle n'eut pas la moindre réaction, comme si elle se trouvait déjà très au-delà de ce triste pays de ciel et de cailloux. Au-delà de cette petite chambre misérable, où logeaient à peine une table, deux chaises et la dure paille où nous dormions côte à côte.

Au-delà de moi.

Grand-Mère ne s'était pas réveillée ce matin-là. Elle qui était toujours la première à se lever, la première à ranimer le feu pour préparer la bouillie d'orge qui nous tenait lieu de petit-déjeuner, elle n'avait pas bougé quand je l'avais appelée. J'avais fini par la secouer, doucement d'abord, puis de plus en plus fort.

Je n'avais alors que dix ans et n'avais jamais été confrontée à une telle situation. Voyant que rien n'y faisait, j'avais couru chercher la voisine, une robuste veuve appelée Rosina. Elle avait toujours été la seule du village à nous témoigner quelque sympa-

thie, peut-être parce qu'elle-même, en tant qu'Italienne, avait eu à subir l'ostracisme d'une population très majoritairement slave.

Rosina n'avait rien pu faire. Ni compresses ni tisanes n'avaient tiré Grand-mère de sa léthargie. Il y avait un docteur à Almissa. Nous n'avions pas beaucoup d'argent mais suffisamment, peut-être, pour le payer ? Quoi qu'il en soit, il fallait essayer. Rosina avait accepté de veiller Grand-mère jusqu'à mon retour. Almissa était à plus d'une heure de marche. J'avais couru sur le chemin. Lorsque j'étais arrivée en bas, la petite ville s'éveillait à peine, les commerçants ouvraient leurs boutiques et sortaient leurs étals. À l'un d'eux, j'avais demandé l'adresse du docteur et m'y étais rendue tout droit. C'était une maison cossue dont la porte cloutée de bronze avait puissamment résonné lorsque j'avais actionné le marteau. Une servante m'avait ouvert, méfiante devant cette petite fille pieds nus, en nage et poussiéreuse.

– Ma grand-mère, elle est malade...

– C'est que... le docteur ne reçoit pas. Pas encore, m'avait-elle répondu en italien.

J'avais insisté. Devant mes yeux qui se mouillaient, elle avait fini par accepter de transmettre ma requête.

– Il viendra tout à l'heure, cet après-midi, quand il aura le temps.

– Mais il faut venir tout de suite ! Je...

– Tu entends ce que je te dis ? Il viendra plus tard. Allez, va-t'en.

Avant qu'elle eût pu réagir, je m'étais faufilée par la porte et m'étais précipitée à l'intérieur.

Le docteur déjeunait. C'était un homme replet, dont la lèvre supérieure s'ourlait d'une fine moustache aux pointes relevées. Il était en train de se beurrer une tartine. À mon irruption, il avait suspendu son geste et nous étions restés une seconde à nous regarder dans le blanc des yeux, aussi surpris l'un que l'autre.

La servante m'avait rejoint et m'empoignait déjà par le bras.

– Petite peste, tu vas voir !

– Laissez, Maria.

Le docteur s'était levé. Debout, il était beaucoup plus grand que moi et sa bedaine tendait sa robe de chambre. Un filet retenait ses cheveux plaqués sur son front.

– Eh bien jeune fille, il paraît que votre grand-mère est malade ?

– Oui monsieur. Je n'arrive pas à la réveiller, je...

– Où habitez-vous ? m'avait-il interrompue.

– Le Mont, là-haut. La première maison. Je peux vous y emmener.

– Ah ! Dans la montagne ! Autant dire chez les sauvages... Et vous vous imaginez, jeune fille, que je vais aller me tordre les chevilles dans les cailloux pour les beaux yeux d'une sauvageonne aussi mal élevée que vous l'êtes ?

– Excusez-moi, monsieur. C'est qu'elle va très mal.

– Et qu'en savez-vous ? Vous êtes méde-

cin, peut-être ? Eh bien c'est parfait ! Vous n'avez donc pas besoin de moi.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais ! Je serais *peut-être* venu si votre insolence ne m'incitait à vous offrir la leçon qu'elle mérite. Je n'irai donc pas. Au reste, il ne s'agit probablement que d'une indisposition passagère. Ces vieilles paysannes sont solides comme le roc. Allez ! Vous pouvez partir, maintenant.

– Mais... avais-je répété, sans bien comprendre.

– Allez, vous dis-je ! et, me prenant par l'épaule, il m'avait fait faire demi-tour.

Avant que j'aie pu dire un mot, Maria m'avait jetée dehors.

Je ne repensais pas sans rougir à cet épisode. Par ma faute, le docteur n'était pas venu. S'il arrivait quelque chose à Grand-mère, ce serait à cause de moi. À cause de ma bêtise et de mon entêtement. J'étais rentrée honteuse, les pieds en sang, épuisée

par la course mais non sans m'être bercée d'espoir tout au long du chemin. Sans doute Grand-mère allait-elle mieux. Après tout, le docteur avait parlé d'une indisposition passagère. Je m'étais affolée pour rien, je la trouverais debout.

Hélas ! À mon retour, rien n'avait changé.

Depuis lors, je n'avais plus quitté son chevet que pour traire nos quatre chèvres et les faire sortir. Malgré le vent, le soleil était radieux et cette avalanche de lumière m'avait paru profondément injuste. Grand-mère était malade, au fond de son lit, elle allait peut-être mourir, et le soleil brillait quand même, indifférent à tout ce qui ne célébrait pas son éclat. J'avais alors regardé autour de moi, en quête d'un improbable soutien. En vain. Il n'en viendrait ni de la dizaine de bicoques blanchies à la chaux qui faisaient tout le village, ni des maigres cyprès courbés par le vent en bordure de l'enclos, ni de la mer scintillante, au loin, où croisaient déjà quelques barques de